

On a ajouté tous les ans de nouvelles autorités à celles des dénonciateurs de la manière d'engraisser les terres en mettant le fumier à la surface. Après plusieurs expériences, je me suis déterminé à suivre le premier mode et à engraisser à la surface. Ceci fut considéré comme le meilleur mode que je pusse adopter sur ma ferme. Tout mon fumier pour mes terres à récoltes est engraisé. C'est un moyen d'en augmenter la quantité même en en épuisant la force. Une grande partie de la meilleure qualité du fumier d'étable qui n'est point mélangé se perdrait sans doute dans l'atmosphère si on le répandait sur la surface; et probablement que les théoristes ont égard à ceci lorsqu'ils s'expriment si emphatiquement contre l'usage d'engraisser à la surface.

Le fumier engraisé quand on se sert de matériaux propices en proportion convenable tirera, nous le croyons, de l'atmosphère plus de gaz fructifiant qu'il ne s'y en déchargera. Mais si le cultivateur veut se servir de fumier non mélangé, il faut alors qu'il le laboure sous la terre. Nous sommes convaincu cependant qu'on devrait s'en servir de peu de cette manière.

La saison propice pour engraisser la terre ne peut être fixée par aucune règle que tous les cultivateurs trouveraient possible d'observer dans la pratique. Ma pratique a toujours été d'engraisser en toute saison quand on pouvait le faire sans endommager le sol ou la récolte croissante. L'engrais sera sans doute d'autant plus efficace qu'on s'en servira le plus près possible de l'époque de la végétation.

J'ai fait peu d'expériences sur les différents extraits en fait de sels, et ces expériences consistent dans des applications sur la surface. Une pratique différente peut être préférable dans certains cas; et s'il en est ainsi, nous espérons qu'on la recommandera dans le cours de cette discussion. Le cultivateur observera qu'il faut dans l'ordre de la nature placer la substance nutritive qui doit nourrir les plantes futures, près de la surface. L'art réussit rarement dès qu'il essaye à sortir des règles établies.

L'application du sel fut ensuite discutée. Une lettre de l'Hon. Mr. Welles rapporta qu'il avait fait plusieurs expériences avec le sel; qu'il avait détruit l'effet de la végétation en en appliquant trente, vingt et quinze minots à un arpent de terre en herbe; mais qu'il en avait obtenu des résultats favorables en en appliquant quatre et cinq minots par arpent: l'herbe était d'un vert foncé et les bestiaux préféraient le pâturage. Mr. Welles conclut comme suit:

J'ai suivi le sujet dans la variété des différents modes que l'on détaille ici pour donner des preuves de l'utilité du sel quand on l'applique judicieusement et de son efficacité quand on s'en sert différemment. Pour démontrer ceci dans le dernier cas et comme la chose peut être à désirer tant par les autres que par moi, j'ajouterai qu'il y avait sur ma terre planté depuis plus d'un demi siècle par parade plusieurs vingtaines de peupliers de Lombardie. Ces arbres épuisent beaucoup le sol et il devint à propos de s'en débarrasser,

vu l'extension qu'avaient prises leurs racines et leurs rejetons. A cet effet j'eus recours à l'influence qu'exerce l'article dont nous traitons. Je coupai les arbres en faisant un creux au haut du tronc: j'y appliquai la tarière et y pratiquai un trou de la profondeur de quatre ou six pouces: deux ou trois pintes de sel furent mises sur le tronc et le résultat fut qu'il ne reparut pas un seul rejeton. Mon but fut ainsi amplement atteint.

La discussion continue ensuite et nous la donnons presque en entier telle qu'elle est, rapportée dans le *New England Farmer*.

Mr. Buckminster rapporta que quand aux meilleurs modes d'appliquer les engrais, il avait trouvé beaucoup de difficulté. Il avait autrefois adopté la théorie qu'on ne pouvait y rien perdre sur l'ensemble en enterrant le fumier profondément dans la terre: il pensait que si ça ne faisait pas autant de bien au sol pour la première saison, ça se manifesterait plus tard dans les récoltes, et qu'on n'y perdrait rien; que si la première récolte n'en retirait pas grand avantage, cet avantage se ferait sentir dans la seconde ou la troisième; et comme il était convaincu que le fumier ne s'enfonçait pas de lui-même dans la terre, il pensait que son principal soin devait être d'en empêcher l'évaporation.

Mais après plusieurs expériences il est maintenant convaincu que dans les terres grasses épaisses, et dans la terre glaise, on peut enterrer son fumier assez profondément dans les sillons de terre verte pour le perdre. Il s'y amasse en monceaux et s'y perd sans nourrir beaucoup les tiges naissantes.

Il pensait qu'il valait beaucoup mieux étendre le fumier d'hiver au printemps; le laisser fermenter et devenir aussi fin que votre temps vous le permettra; le mêler avec de la terre grasse et d'autre matière; l'appliquer à la surface et creuser un sillon léger, ou le herser d'un travers à l'autre. Cependant il convenait qu'il n'aurait pas grande objection à ce qu'on labourât avec du fumier vert des terres qui avaient été plantées l'année précédente; car quand on laboure la terre, on y mêle le fumier de très près. Il n'en est pas ainsi quand on l'enterre sous des sillons de terre verte.

Il s'était aussi servi de cendre avec beaucoup d'avantage dans les prairies, en la répandant sur la surface à raison de 50 ou 60 minots par arpent.

Le Dr. C. T. Jackson, (un ami zélé des intérêts de l'agriculture, et que l'on a toujours vu prêt à l'aider de ses lumières,) demanda si quelqu'un s'était servi de sel à l'intérieur, vu qu'il était important de connaître la différence de ses effets, suivant qu'on en fasse l'application sur le bord de la mer ou loin de l'influence de l'Océan.

Mr. Everett, de Princeton, dit qu'il avait un champ de bled qui était beaucoup ravagé par les vers et qu'à la recommandation d'un voisin, il avait été induit à se servir de sel qu'il avait appliqué sur le pied de deux minots par arpent et dont il avait obtenu l'effet désiré. Le bled poussa bien et là où le sel avait été le plus